table des matières

des sciences occultes, de leur marche et de leur influence;

VOYAGES.

Le cinquantième volume de l'*Encyclopédie du XIX*ᵉ *siècle* va paraître. Ce volume contient une série d'articles instructifs et intéressants sur les sciences, sur l'histoire, la littérature et la philosophie, qui la plupart viennent d'être traités pour la première fois. Nous donnons un extrait de l'article VOYAGE, par M. Ferdinand Denis. Le prochain numéro contiendra l'article VOLTAIRE, par M. Philarète Chasles.

VOYAGES. Si nous étions au XVIᵉ siècle il faudrait prouver « comment les pérégrinations aux terres lointaines ont enseigné de grandes choses qui, bien qu'elles ne se trouvent pas dans les livres de l'antiquité, ne doivent pas être dédaignées des hommes doctes. » C'est ainsi que Thevet aurait commencé une de ses préfaces. Ce serait en quelque sorte se servir d'un lieu commun que de parler ainsi aujourd'hui, et cependant c'est pour ainsi dire s'imposer une tâche nouvelle que de conter en peu de mots l'analyse de tant de relations, que de faire saisir leur caractère selon l'esprit qui les dirigea.

On sait bien maintenant qu'il n'y aurait pas d'histoire universelle sans les voyages, de philosophie étendue sans la connaissance des systèmes qu'ils ont révélés. On convient encore que la poésie a emprunté des couleurs nouvelles aux diverses relations qu'on a publiées. Mais que sait-on, en général, du génie particulier des voyageurs eux-mêmes? Qu'a-t-on fait pour les classer moralement et pour tracer, du moins à grands traits, l'histoire de leur influence? On confond, en les citant, les siècles et les hommes: un fait est nécessaire, on le trouve, on le donne tel que le rapporte un aventurier du XVIᵉ siècle, ou bien un savant du XIXᵉ siècle, un homme plein de ferveur religieuse ne voyageant que pour baiser, avant de mourir, un fragment de la croix sainte, ou bien un enthousiaste, qui n'a d'autre religion que la science, d'autre dieu que la gloire. Tous ces hommes, n'ayant de commun entre eux que le dédain des dangers, quand il s'agit de satisfaire leur pensée religieuse ou scientifique, tous ces hommes, dis-je, sont accueillis de même manière par celui qui ne veut que des faits; et quand ces faits sont mal compris, faute de s'être initié à l'enthousiasme secret de l'ardent missionnaire, à l'esprit aventureux du hardi chevalier qui

n'écrit que le lendemain d'une bataille, à la patience sèche et froide du savant de détail, le philosophe sédentaire, le poëte qui reste dans la solitude, réfléchit ou s'enthousiasme à contre-sens, sans qu'on puisse toujours prouver l'erreur, parce qu'il est dans l'ignorance du sentiment intime d'une époque, ou d'un homme. Et ne voyez-vous pas que ce génie puissant, emprisonné, comme le dit Ballanche, dans son siècle, que Montesquieu enfin a commis de déplorables erreurs, ou parce que les voyages qu'il citait n'étaient point assez avancés en philosophie pour ses idées, ou parce que lui-même n'avait point compris leur caractère? La science de Rousseau, en ce genre, était si vaine que son entraînante éloquence n'a jamais pu la suppléer. Quoique doué comme critique d'une sagacité plus pénétrante, d'une instruction plus variée, Voltaire lui-même n'a fait qu'entrevoir le parti qu'on pouvait tirer des voyageurs, et la défiance qu'ils devaient inspirer.

Quand elle veut peindre les contrées étrangères, la poésie du XVIIIe siècle n'est colorée que par le reflet le plus pâle de la poésie des voyageurs; et cependant il y avait, avant cette époque, des hommes racontant naïvement les grandes scènes de la nature; il y avait de ces âmes de feu, sûres d'émouvoir quand elles se sont fait comprendre et qu'on veut s'initier avec elles aux passions des hommes d'une autre civilisation; mais on restait froid à leur récit, ou l'on ne savait point partager leur enthousiasme. Ces recueils informes, qu'on appelait *Histoires des Voyages*, et que La Harpe prétendit perfectionner en nivelant le style de vingt voyageurs, affaiblissaient la pensée; heureux quand le prétentieux critique ne la façonnait pas complétement aux exigences du siècle, qui, ne voulant plus de préjugés, adoptait le plus grand de tous, celui de dédaigner les siècles puissants qu'on venait de traverser.

Mais cette erreur a-t-elle été réparée enfin? comprend-on, au XIXe siècle, l'éloquence, la poésie des voyageurs, selon les temps ou les nations auxquels ils appartiennent, a-t-on bien le sentiment de leur influence philosophique? Sous quelques rapports la réponse peut être affirmative; sous d'autres, elle ne l'est point encore. On a plus de défiance des sources incertaines, on comprend davantage les grands problèmes que se sont posés les voyageurs de notre siècle à la suite de leurs prédécesseurs; mais les uns se perdent dans l'érudition géographique, les autres ne l'abordent pas assez hardiment; et, dans tous les cas, la chronologie morale des voyages est presque toujours négligée. C'est cependant, comme en histoire, le flambeau qui empêche l'esprit humain de s'égarer, puisqu'il lui découvre ses progrès.

La poésie des voyageurs est bien moins comprise que leur philosophie; c'est un cri jeté dans le désert, sur les bords de l'Océan, au milieu des ruines, et que nul n'a encore essayé de recueillir. Poésie

d'enthousiasme cependant, et d'autant plus vraie qu'elle naît souvent dans les âmes les plus simples, qu'elle est l'expression la plus intime d'une admiration solitaire, que c'est la parole involontaire s'échappant devant un spectacle inattendu; poésie de la nature, indépendante de l'homme, toujours spontanée, et supérieure souvent à ce que lui inspirent ses méditations.

Cette poésie des voyages est une conquête faite par celui qui a beaucoup lu; et, pour éprouver toutes les émotions qu'elle doit faire sentir, le lecteur entreprend une tâche presque aussi laborieuse que celle du voyageur. Il traverse bien des sables avant de trouver une source fraîche, une oasis verdoyante au milieu de la solitude. Voilà pourquoi cette poésie est si peu comprise, si peu admirée : c'est qu'on ignore presque toujours où il faut la chercher; c'est que cette grande *Odyssée*, si variée dans ses expressions, est répandue dans mille ouvrages presque inconnus, dont les titres seuls formeraient un livre.

Néanmoins, les idées poétiques et philosophiques des voyageurs, et elles ne peuvent guère être séparées, ont exercé une profonde influence sur les ouvrages de la fin du XVIII[e] siècle, et surtout sur les livres historiques de notre temps.

Herder, ce poëte philosophe qui devinait par le cœur autant que par la science les grandes lois du genre humain, Herder avait assez d'imagination et d'érudition pour se servir habilement des voyageurs : il ne lui a manqué que des hommes. M. C. Comte, dans son *Traité de législation*, laisse bien loin de lui l'érudition de Montesquieu. MM. Ballanche, Schlosser, Chateaubriand, Cuvier, Heeren, Rémusat, ont démêlé dans les voyageurs, par leur science ou par le génie, le caractère des lieux et des temps : aussi peuvent-ils répondre à toutes les voix qui les interrogent, et font-ils presque comprendre l'avenir par la science du passé.

Mais, faut-il le dire, il y a encore maintenant, même parmi les hommes distingués, savants et poëtes, des hommes qui attachent au mot vague de *voyages* l'idée la plus rétrécie; qui, si l'érudition la plus vulgaire ne les avertissait pas, confondraient volontiers les faits rapportés par Raleigh ou Humboldt, Hayton ou Hobhouse, et qui prendraient pour s'en servir en histoire ou en philosophie, un document rapporté par celui qui vous parle du pays aux hommes acéphales, du Rock aux ailes de cent pieds, de la cité d'El Dorado, comme ils invoqueraient le témoignage de l'homme de génie qui a mesuré le Chimborazo, et qui a embrassé de son vaste regard des merveilles réelles, plus variées, plus imposantes, plus poétiques mille fois que celles qui sont nées d'une imagination mensongère.

Essayons donc maintenant de tracer à grands traits l'histoire litté-

raire des voyages, selon les temps, les hommes et les lieux. La poésie s'offrira d'elle-même à la pensée, car elle plane sur l'ensemble de ce vaste récit, fait de toutes parts aux hommes, depuis Moïse jusqu'à notre siècle.

Quand on jette un coup d'œil philosophique sur l'ensemble des relations qui nous sont parvenues, une chose frappe d'abord, c'est la rareté des voyages chez les anciens, même chez les nations helléniques, parmi lesquelles se trouvent toutes les origines littéraires appropriées à nos idées. A l'exception de Pausanias, qui ne paraît que deux siècles après Jésus-Christ, et là le voyageur se confond avec le poëte ou avec l'historien, il n'y a eu de voyages, auxquels on puisse appliquer réellement ce nom, que parmi les chrétiens et les peuples partageant plus ou moins les idées du christianisme, telles que les nations musulmanes.

Il faut faire également une exception en faveur des Chinois, qui ont prouvé, dans leur *Pian-i-tian* ou *Histoire des peuples étrangers*, que de bonne heure ils avaient accompli de grands voyages, puisqu'ils citent les noms d'une foule de nations à jamais éteintes, parmi lesquelles ils voyageaient il y a deux mille ans!

Néanmoins, si nous cherchons les premières preuves écrites de notions géographiques et de la tradition des voyageurs, on les trouve chez tous les peuples antiques. La littérature sanscrite nous montre les dieux de l'Olympe indien visitant les contrées arrosées par le Gange, et cette poésie toute céleste révèle les merveilles primitives de la terre. C'est un fait appartenant aux relations les plus antiques que cette peinture des Égyptiens, récemment découverte par M. Champollion le jeune, où l'on voit parmi des hommes sauvages d'autres hommes, traînés en esclavage, et les pères de ceux que l'on a vus s'asseoir orgueilleusement sur les Pyramides, nus, portant des chaînes, comme ces Indiens que l'on amena, il y a trois siècles, devant Isabelle et Ferdinand. Les Égyptiens voyageaient, sans aucun doute. Ce fait l'atteste, ainsi que des découvertes moins importantes en apparence, mais tout aussi concluantes. Qui nous dira maintenant ce que sont devenus les récits où il était parlé des sauvages aux cheveux blonds qu'on avait trouvés au milieu d'un pays glacé, de ces hommes sans vêtements et sans abri, qui, maîtres du monde aujourd'hui, trouvent leur origine peinte sur les tombeaux de ceux qui se disaient aussi maîtres de la terre! Etrange résultat des voyages qui viennent de se succéder. La curiosité a été si vive chez l'homme, l'amour de la science a été si puissant, que, pour obtenir une faible origine historique, il a remué plus de débris que l'antiquité n'amoncelait de pierres, afin de transmettre sa gloire.

Mais de tous les voyages que nous cachent les siècles, le plus imposant sans doute fut celui de ce solitaire qui, s'échappant de Memphis, conduisait une nation dans le désert, parlait face à face avec Dieu, donnait une croyance au peuple législateur, et rassasié de gloire, fatigué de l'immense entreprise qui avait préparé de nouvelles destinées au monde, demandait à reposer enfin du sommeil de la terre. Le Pentateuque est le monument écrit de ce grand voyage, et, chose admirable ce livre a reconquis historiquement l'importance que lui attribuaient les croyances religieuses; Shlosser y trouve la première origine certaine des chronologies.

Les Grecs, qui ont si heureusement pour nous résumé tous les peuples, les Grecs nous offrent pour les temps antiques les relations les plus poétiques et les plus imposantes; et le géographe par excellence, Malte-Brun, cherchait dans l'*Iliade* et dans l'*Odyssée* la lumière qui pouvait éclairer les idées des anciens sur un monde mystérieux, où le séjour des hommes se confondait presque avec celui des dieux.

Platon a-t-il inventé l'Atlantide? est-ce une antique relation traditionnelle? Madère, avec ses roches déchirées, ses collines verdoyantes; Ténériffe, avec son pic couronné de neiges, ses belles vallées, ses collines fertiles, son peuple qui a disparu, tout cela est-il l'Atlantide? Faut-il chercher avec M. Dupaix cette contrée mystérieuse jusque dans les pays qu'on a appelés le *Nouveau Monde*, et qui étale maintenant aux yeux surpris des ruines aussi antiques peut-être que celles de l'Égypte? Ce n'est pas sans dessein que nous avons posé cette question; nous avons parlé de la tradition la plus imposante et la plus antique, au moment où nous abandonnons la relation mystérieuse des voyages mythologiques, pour aborder les voyages écrits, mêlés philosophiquement à l'histoire.

J'admirerai d'abord la simplicité des auteurs de la Grèce, leur noblesse au milieu de leurs erreurs : il y a en eux une philosophie poétique et grave qui tient au sol, aux lieux, à la nature qui les entoure; mais leur individualité s'efface devant les grands événements qu'ils rapportent; ce ne sont pas des voyageurs à aventures qui émeuvent, et la peinture de l'homme extérieur, ou de ses ouvrages, remplace celle des vives impressions de l'âme. Hérodote, Strabon, Diodore de Sicile, Pausanias, ces lumières de l'antiquité, nous promènent avec une sagesse trop magistrale chez les peuples dont ils sont environnés; leur dédain est trop prononcé pour les nations barbares : leur voix n'a demandé compte que des usages, rarement des pensées; ils sont trop lettrés pour être naïfs, trop imposants pour qu'on sympathise avec eux; on aime à voir Néarque s'élancer vers l'Indus; mais quelle science philosophique résulte-t-il de ce voyage auda-

cieux durant lequel une civilisation déjà antique dévoilait aux regards des étrangers une vie sociale toute nouvelle pour eux? On est tenté de croire qu'il faut avoir parcouru bien des périodes de civilisation avant que l'individualité morale des nations apparaisse complétement aux voyageurs.

Pausanias, qui se trouve chronologiquement déjà si loin du père de l'histoire, est, chez les anciens, le premier qui mérite, à proprement parler, le titre de voyageur. Mais que son sentiment poétique est sec au milieu d'un des pays les plus poétiques de la terre! Quant à la philosophie, comme on l'a déjà fait observer, on le voit quelquefois discuter sérieusement sur le choix à faire entre deux traditions qui nous semblent également absurdes; et il est difficile d'oublier qu'il consacre trois chapitres entiers à la description d'un coffre. Avec tout cela, l'esprit ressent en le lisant je ne sais quelle impression noble, grave, un peu monotone, venant sans doute de cette belle nature qu'il a sous les yeux et qui s'allie si bien avec une architecture faite pour elle et toute pour la vie extérieure.

Mais rétrogradez de quelques années, et voyez, parmi les Romains, Tacite, ce voyageur à l'âme forte, à l'esprit pénétrant: il va visiter les Germains (1); c'est un poëte autant qu'un historien, qui peint leurs usages; il dit quelques mots à Rome, qui était le monde, et une nation opprimée apparaît à son véritable caractère de fermeté et de grandeur. Cet homme, qui a peint d'une main sûre les crimes effroyables de ses compatriotes, se repose au milieu des âpres vertus d'un peuple sauvage; mais l'individualité de ce peuple ne lui est pas complétement révélée; quoiqu'on invoque encore son témoignage, on a mieux connu les Germains au XIXe siècle que Tacite ne les connaissait. Il a formulé à grands traits l'idéal de la vie sauvage, et cela est si vrai, qu'on a appliqué à tous les autres peuples dans l'enfance, différents de race et de caractère, ces traits généraux qui peignent des vertus primitives, mais qui, négligeant de faire ressortir le type original d'une nation, pouvaient suffire à l'antiquité, et ne nous suffisent plus.

Demandez à César un mot au milieu de ses victoires, il vous le dira avec une simplicité si noble que vous en serez profondément ému. Le voyageur conquérant disparaît complétement du récit, mais le trait est rapide et le regard profond. La poésie chez lui est plutôt dans l'ensemble de la pensée que dans l'expression. Nous connaîtrions cependant bien peu nos ancêtres si nous n'avions que les Commentaires.

Plus tard, la chose change: ce sont des peuples barbares dépeints

(1) Je n'ignore point que ce voyage n'est point rigoureusement prouvé; mais, comme de 89 à 93 on ignore ce que devient Tacite, ses meilleurs biographes admettent la probabilité d'un voyage chez les peuples qu'il a décrits.

avec mépris par les conquérants qui voyagent. Ils disent aux siècles leur passage par la destruction. Ce fut un terrible voyageur que ce Hun féroce dépeint par Jornandez, l'historien voyageur du VIe siècle. Il se demande si les compagnons hideux d'Attila ne sont pas nés du commerce des mauvais génies avec les femmes des hommes, dans les steppes désolées du Nord.

Mais les nations n'ont plus les mêmes croyances ; la civilisation antique est détruite ; des hommes différents de mœurs et d'institutions se sont mêlés et vont se connaître : les peuples ne sont plus individuels, ils s'observent de près. De ce contact immédiat, de ce commencement d'universalité dans le genre humain, sortira un esprit d'observation plus pénétrant, plus actif, plus propre à juger des détails que celui des anciens : néanmoins ce progrès n'apparaîtra qu'au bout de plusieurs siècles, car il faudra faire une langue pour exprimer les nouvelles idées qui fermentent dans le genre humain. En attendant, les villes sont détruites par les flots de barbares, comme les moissons sont renversées par le vent du nord ; et l'on comprend tout ce qu'il y a de douloureusement vrai dans ce voyageur des premiers siècles de notre ère, que la vérité a inspiré au moins une fois, quand dans son poëme informe, qu'il appelle un voyage, il dit :

Cernimus exemplis oppida posse mori (1).

Quelques contemporains de Rutilius Numatianus sont plus observateurs que lui, mais il faut les chercher au désert, et les pères de la Thébaïde dédaignent trop la terre pour parler souvent de ses merveilles ou de ses malheurs. Saint Basile cependant décrit comme un poëte, et l'on comprend que saint Augustin eût été le voyageur le plus philosophe des premiers siècles.

Mais pendant qu'une doctrine nouvelle se fonde, un événement étrange a lieu dans l'Orient : des prêtres de Bouddha abandonnent la Chine pour visiter l'Inde et recueillir leurs livres sacrés. Ils ont fait en chinois le récit de ce voyage ; et le savant Abel Remusat, si déplorablement enlevé aux sciences, nous les fait connaître, comme Renaudot au XVIIe siècle nous révélait les curieuses observations de deux Arabes allant visiter la Chine quand l'Europe oubliait son nom.

Ce sont de bien stériles monuments que ces pèlerinages des Ve et VIe siècles, où les traditions religieuses sont mêlées aux fables les plus grossières. Aussi, quand saint Arculfe, évêque gaulois, revient de Jérusalem, et qu'il charge un abbé écossais, nommé Adaman, de com-

(1) Numatianus est ennemi déclaré des chrétiens. Son poëme contient une description succincte d'une partie de l'Italie.

poser l'histoire de sa relation, ne sait-on pas ce qui doit surprendre le plus, ou de la crédulité du prélat ou de la bonhomie de celui qui raconte.

Si les explorateurs de certaines contrées orientales peuvent mieux faire connaître l'Orient que d'autres, il y a dans le moyen âge une période où ils doivent être consultés pour connaître l'Occident, même sous le rapport philosophique. C'est ainsi qu'on voit un voyageur arabe, Ebd-Allah Yacouti, nous retraçant au XIIe siècle les mœurs de la Russie, et que, quand il parle du sacrifice d'une jeune fille sur le tombeau d'un chef, on peut se croire transporté à un temps de barbarie bien antérieur, ou dans une de ces contrées de la Polynésie qui renouvellent si tristement pour nous les mœurs des temps antiques (1).

Après la première croisade, deux hommes font le tour du monde, tel que le comprenait le moyen âge, et ils le font au milieu de perpétuels enchantements. Pour comprendre même une partie des relations de Benjamin de Tudèle et de Petacchia, il faut croire que les merveillesdes *Mille et une Nuits* s'inventaient alors et qu'ils en recueillirent les récits. Ce n'est pas qu'il n'y eût bonne foi et franchise dans ces deux Israélites voyageurs; mais pour eux, hommes persécutés, attendant toujours le réveil d'un peuple et les grandeurs infinies de Jérusalem, il y avait dans l'Orient des prodiges qu'ils n'osaient révoquer. Ainsi, après que Benjamin de Tudèle a contemplé dans Alexandrie ces terribles combats d'animaux qu'on ignorait en Europe, mais qui faisaient encore les délices de l'empire byzantin dont ils attestaient les souvenirs; quand il s'est promené dans les vastes sallesde cette académie, renfermant elle-même vingt collèges que la tradition animait encore du souvenir d'Aristote, dont elle portait le nom; quand il a pris quelque ossement de mastodonte pour les os du géant Abchamas; qu'il a admiré la muraille de verre du palais magique de Ben-Hadaël, dont on a fait la splendide synagogue de Damas, il arrive à Jérusalem, et c'est pour cette terre de tous ses désirs qu'il garde ses plus vastes pensées. Mais sur cette terre pelée et nue, ruinée par les guerres, arrosée des larmes de ses frères, c'est en vain sans doute qu'il cherchera les merveilles traditionnelles dont on aura bercé son enfance sous le beau ciel espagnol. Eh bien! laissez-le écouter le récit d'un de ces vieillards désolés qui parcourent silencieusement la vallée d'Hébron et qui s'arrêtent au Golgotha! Pour les chrétiens, les merveilles de la Jérusalem nouvelle sont dans le ciel; pour l'Hébreu elles sont sous la terre... Comme un imprudent ouvrier du temple en ruine, levez cet anneau caché dans le sable, soulevez

(1) Le Persan Abdoul Rizacq est encore plus intéressant dans sa relation.

la pierre, descendez sous ces voûtes obscures : que d'or tordant ses spirales en colonnes, que de pierreries étincelantes, que de marbres précieux réfléchissant la lueur des flambeaux!.... Toutes ces splendeurs, le souffle puissant d'une tempête souterraine va les éteindre, elles ornent le plus révéré des tombeaux : c'est là que repose David sous son sceptre d'or, c'est là peut-être qu'est caché le moteur secret de ce monde, que le voyageur a vainement parcouru.

Petacchia, qui écrit aussi dans le XIIe siècle, n'a peut-être pas autant de splendides rêveries que Benjamin; mais je ne sais quel caractère plus sombre plane au-dessus des récits de ce Juif; il semble qu'il n'ait cheminé lentement autour de l'univers du moyen âge que pour l'entourer d'un douloureux mystère, qui n'a rien de comparable à ce qu'on a jusqu'alors entendu. Et puis ce fugitif d'Israël qui ne trouve à Jérusalem qu'un seul Juif, qu'on y tolère à force d'or; cette affliction presque fabuleuse d'un peuple jadis puissant, tout cela forme, dans son voyage, une péripétie sombre, terrible, que ne font qu'éclaircir par intervalles les magnificences des rêves de l'Orient.

Mais depuis long-temps l'impulsion a été donnée à l'Europe : [à partir de l'époque des guerres saintes on voyage. Vincent de Beauvais publie son *Speculum historiale*, chroniques de divers voyageurs dont il faut bien se garder d'altérer la simplicité. Les croisés disent si naïvement les choses, que souvent ils font sourire après qu'on a pleuré. Lisez sire de Joinville.

Saint Louis et le pape envoient de bons religieux en Tartarie pour convertir le grand khan de ces hordes errantes; Rubruquis, Plan Carpini, Ascelin, vous font un conte des *Mille et une Nuits* à côté du récit très réel des conquêtes de Kublaï-Kan; mais ils n'ont point l'intention de tromper; si bien qu'ému par leur enthousiasme, on ne peut les quitter au milieu de ces Tartares qui n'ont pas encore changé.

Marco Polo, que ses compatriotes avaient surnommé *Messer Millioni*, et dont ce sobriquet plaisant peint assez bien le faible, puisqu'il ne se plaît guère qu'à d'étranges peintures de richesses mensongères, Marco Polo est grand inventeur de discours, grand conteur de merveilles douteuses; mais il y a de la poésie dans son audace, et il a un instinct d'observation philosophique qui fait que l'on invoque encore son témoignage pour découvrir la vérité. Quelques géographes l'ont surnommé le Humboldt du moyen âge; et il faut avouer que sa science est merveilleuse pour le temps où il écrivait.

Quant aux longs discours dont se trouve farcie sa relation, ils sont loin d'avoir ces formes originales qui attestent une civilisation toute différente de la nôtre : ses Tartares parlent comme des anciens Ro-

mains; on sent que la mémoire a mal servi le voyageur, ou qu'il a composé ses harangues en affaiblissant toutes les images (1).

Mais quelles merveilles l'Europe ne doit-elle pas à ces hommes hardis qui les premiers allèrent visiter l'Orient? La poudre à canon, l'imprimerie, la boussole, connus dans ces pays depuis tant d'années, apparaissent après le retour de Rubruquis, Plano Carpini, Marco Polo; et qui nous dit que ce ne sont pas des secrets apportés par eux, confiés vaguement à des hommes habiles, qui n'auraient rien fait sans une première idée, et dont une première idée développa le génie?

Il y aurait, certes, un travail philosophique bien curieux à faire sur ces voyageurs européens, conteurs de merveilles qu'ils n'avaient point vues, mais qu'ils avaient recueillies en Orient, et que, trompés eux-mêmes, ils donnaient comme choses avérées. Dans le reste ils sont sincères; et il est à la fois bien curieux et bien digne des plus sérieuses réflexions, de retrouver chez Mandeville, Hayton, Bertrandon de La Broquière, Odric, le frère mineur, Brochard, Huen, et tant d'autres qui sont à peine connus des savants, certains faits niés obstinément d'abord, puis reconnus exacts, sans qu'on se soit occupé davantage de ceux qui les avaient rapportés.

Il ne faut jamais oublier, en lisant certains voyages des XIIe, XIIIe, XIVe et XVe siècles, qu'on est avec des hommes mus avant tout par les idées religieuses les plus vives. La science, l'histoire même, n'est rien pour celui qui brave tant de périls sans autre but que de s'incliner devant le tombeau du Christ; et, ainsi que l'a très bien fait observer un judicieux écrivain, à leur retour en Europe, c'était là tout ce qu'ils avaient à raconter; c'était aussi tout ce qu'on leur demandait.

Nous avons déjà fait observer que ces voyageurs des temps antérieurs au XVe siècle recueillaient avec empressement les traditions poétiques de l'Orient; ils eurent ainsi une influence positive sur la poésie. C'est par leur intermédiaire que la féerie orientale s'unit intimement à la féerie gaëlique, et la péri Mergioun Banou, avec ses longs vêtements scintillants de rubis, sa couronne de saphir, sa brillante auréole, accourt sur un nuage de parfum, et se dépouillant de sa splendeur orientale, vit au milieu d'autres merveilles, voltige au-dessus des lacs verdoyants de l'Europe, se joue parmi les nuages, glisse légèrement sur l'arc pâlissant de l'iris; elle a changé de nom comme de vêtements: c'est alors *Mourgue la Faye*; et, comme ces fleurs éclatantes de l'Orient qui parfument délicieusement

(1) On peut consulter sur Marco Polo, et sur quelques voyageurs qui l'ont précédé, le grand travail du comte Baldelli Boni : il est trop peu connu en France.

nos climats, mais dont les couleurs sont affaiblies, les fées de la Perse et de l'Arabie jettent sur la poésie du moyen âge un reflet doux et triste qui fait bientôt oublier le prestige éclatant de leur patrie. A leur retour, et souvent long-temps après, les merveilleux voyages des Hayton, des Mandeville, étaient copiés par des moines habiles, qui les enrichissaient des minutieuses splendeurs de l'art calligraphique; puis venaient les majuscules dorées, les peintures représentant les *bestes ravissantes*, *les hommes crocodiles*, ou le voyageur assistant avec le prêtre Jean à l'attaque d'une ville, ou les Sarrasins faisant grands massacres d'idolâtres. Si c'est frère Odric, de l'ordre des mineurs, ou Brieul, de l'ordre des frères prêcheurs, on le voit, dans son vêtement de moine, échappant aux agaceries d'une syrène ou à la fureur d'un lion portant tête d'homme. Ces peintures, puisées dans la partie traditionnelle des livres, toutes fantastiques qu'elles étaient, exercèrent une grande influence morale sur l'esprit du temps. Ces idées du merveilleux dans les relations de voyages prirent si bien racine, qu'on leur voit, au XVIe siècle, traverser l'Océan et se montrer dans le Nouveau Monde, formulées de la même manière que dans les voyages des premiers explorateurs. Après le temps des croisades, le goût des voyages aux terres orientales se ralentit un peu; cependant ce fut un voyage poétique à force de chevalerie, que celui de ce Bertrandon de La Broquière, qui traversa toute la partie occidentale d'Asie, toute l'Europe orientale, et qui revint, dans le cours de l'année 1433, se présenter au duc de Bourgogne, sous le costume sarrasin, avec le cheval qui seul avait fourni cette traite prodigieuse. Et nous arrivons au plus poétique et au plus grand des voyageurs, à celui qui *mit autant d'ardeur à gagner le Nouveau Monde, qu'il en eût mis à gagner le paradis* : c'est une âme trempée comme celle du Dante; il lit dans les livres saints la réussite de son entreprise, garde pendant dix-huit ans son véritable secret et son ardeur; et, savez-vous? au bout de ce temps il croit avoir trouvé le paradis terrestre : il voit le grand fleuve qui arrose ce lieu de délices, des voix célestes lui parlent dans la nue et lui disent, au milieu des vents : « O insensé, tardif à croire en ton Dieu, le Dieu de tous, et à le servir! Qu'a-t-il fait de plus pour Moïse et pour David son serviteur?... Il fit merveilleusement raisonner ton nom sur la terre... Les Indes, cette partie si riche du monde, il te les donna... Les barrières de l'Océan, qui étaient fermées de chaînes si fortes, il t'en a donné les clefs.... Qui t'a tant et si souvent affligé, est-ce Dieu ou le monde?... » Ce poëte-là, c'est Christophe Colomb; il porte des chaînes de fer et un manteau d'amiral: une reine le protége; il meurt quand elle meurt et que sa pensée

n'est plus comprise. Voilà pour la poésie ; mais, sous le rapport de la science et de la philosophie, jetons un coup d'œil sur Colomb, et nous verrons que sa science a été tout aussi mal appréciée que sa forte imagination.

Sa science était celle de son temps, mélange bizarre des idées de l'antiquité unies à celles de la Bible et des Pères ; la conviction religieuse la rendit active et puissante ; la découverte fut faite le jour où, dans un mouvement d'enthousiasme, le Génois pensa qu'il fallait naviguer à l'ouest : ce fut le *fiat lux* qui fit jaillir un monde de la pensée d'un homme. Quelle fut ensuite sa volonté ? Il prétendit aller planter l'étendard de Castille sur le Saint-Sépulcre, en passant par le Cathay, qui était probablement la Chine. Avec cette étrange donnée géographique il fût mort de faim, si Guanahani ne se fût pas présenté sur sa route. Arrivé à Haïti, il y cherche continuellement Cipangu, cette ville merveilleuse, au palais d'or, citée par Marco Polo et ses prédécesseurs. Il est donc évident qu'à l'exception d'une idée fertilisée par la volonté d'une femme, les admirables découvertes de Colomb ne sont que le résultat d'un rêve poétique et religieux, consolidé par la mensongère érudition de l'époque. D'ailleurs, j'invoquerai le témoignage d'un homme qu'on ne cite presque jamais, mais qui ne parlait cependant que par expérience : André Thevet, qui avait voyagé avec des compagnons de Colomb, dit qu'il était expert aux choses de philosophie, mais peu à celles de marine.

Puisque nous en sommes sur le compte de cet homme extraordinaire, si mal envisagé par les siècles sur lesquels il a exercé une si grande influence, rectifions un lieu commun historique. Lui et Amerigo Vespucci ne furent pas ennemis ; nous le voyons par ses lettres, Colomb se plaisait à rendre justice au marin habile, dont les services étaient inconnus. Mais une erreur plus préjudiciable au grand homme qu'une haine prétendue, se propagea parmi les historiens. A Colomb la grande découverte, à son rival le droit acquis, pour ainsi dire, d'imposer son nom au continent qu'il avait découvert. Qu'on lise les savantes recherches du vicomte de Santarem, et tous les doutes disparaîtront sur cette question si souvent débattue. Les temps et les circonstances font de ces sortes d'injustices, qu'il ne faut pas toujours attribuer à celui qui en tire le plus d'avantages, et qu'il est bon de réparer.

Comment appellerez-vous ce voyageur conquérant qui monta à la portière du coche de Charles-Quint, à qui on demanda son nom, et qui répondit : « Roi, je suis un homme qui vous ai donné plus de provinces que vos pères ne vous ont laissé de villes ? » Lisez les lettres de Fernand Cortez, lisez aussi son testament, pour vous convaincre com-

ment une phrase peut peindre, sous le point de vue philosophique, un homme et un siècle.

« Quant aux esclaves indigènes pris ou achetés, on se demande depuis long-temps si l'on peut, sans remords, les garder en sa possession : cette question étant résolue, je recommande à D. Martin, mon fils, et à ses successeurs, de n'épargner rien pour parvenir, sur ce point, à la connaissance exacte de la vérité, et cela pour le bien de ma conscience et de la leur. »

Vous n'oublierez pas non plus, j'en suis sûr, cette autre phrase d'un voyageur qui rendit les plus touchantes vertus contemporaines des plus grands crimes. Las Casas s'écrie : « J'ai vu quelquefois douze de leurs chefs étendus sur des grils en l'honneur des douze apôtres. »

Vasco de Gama apparut comme un poëte quand un grand poëte eut senti l'énergie de son âme, quand le Camoens eut parlé.

Nous avons nommé un de ces hommes qui forment une famille à part dans la littérature, qui unissent si intimement leurs inspirations de poëtes aux contemplations du voyageur, qu'on ne sait quel rang leur assigner. C'est au XVIe siècle surtout qu'apparaissent ces chantres errants qui cherchent toujours de nouveaux rivages pour célébrer de nouvelles conquêtes. Camoens, Corte-Real, Ercilla, sont les premiers parmi eux : quel que soit leur génie comme poëtes, leur regard s'abaisse toujours devant les splendeurs d'une nature nouvelle. Est-ce regret de la patrie ? est-ce impuissance d'échapper aux descriptions formulées des anciens ? Ils n'entendent que le rossignol sous les sombres voûtes des forêts de l'Inde ; la nature se pare pour eux, sur tous les rivages, de roses baignées des pleurs de l'aurore, de lis majestueux, de violettes timides, éternels sujets de comparaisons Virgiliennes. Il semble que l'ardente région des palmes avec son ciel de feu, sa verdure qui reflète les rayons du soleil sans en être desséchée, ses grands fleuves, ses oiseaux éclatants ; il semble que toutes ces merveilles n'aient pas encore le pouvoir d'exciter leur enthousiasme ; ils ne voient que les passions et les événements. Plus tard Bernardin de Saint-Pierre et Chateaubriaud compléteront cette poésie des régions étrangères, qu'on ne peut trouver avant eux que chez quelques hommes assez naïfs ou assez ignorants pour ne dire que ce qu'ils ont vu.

Le monde est agrandi d'un monde, les voyages se succèdent, et ces voyages sont toujours sanglants. Alors la poésie est plutôt dans les actions des aventuriers que dans leurs récits, trop souvent l'expression sèche et concise d'un fait qui va changer la face de l'uni-

vers. Alonzo de Ojeda, Orellana, Magellan, ne sont pas poëtes; mais les poëtes pourront en faire leur héros.

Rien de plus aride, du reste, que le premier voyage autour du monde qui s'accomplit vers cette époque. Il semble que Pigafetta ait été sans yeux et sans âme.

En lisant les relations de la première moitié du XVIe siècle, un fait à la fois poétique et philosophique frappe la pensée : c'est la tendance générale qu'ont les voyageurs à retrouver dans le monde qu'on vient de découvrir les croyances mythologiques de la Grèce, ou les idées religieuses des Hébreux.

Une grande question se présente : ont-ils été trompés par les souvenirs, ou bien par la tradition plus vivante, il y a trois siècles, qu'elle ne peut l'être maintenant? Ce que le XVIIIe siècle, dans son scepticisme et dans son ignorance des faits, niait obstinément ou dédaignait, prend un degré de probabilité qui ne peut manquer d'aller en s'accroissant; l'influence morale de l'Asie sur le Nouveau Monde est maintenant à peu près démontrée. Ces législateurs blancs qu'on nous fait voir avec une barbe, Manco Capac, Bochica et Quetzal Coatl, que la tradition américaine nous représente comme appartenant à une autre race, dont la vie errante est si mystérieuse, et dont les premiers voyageurs firent saint Thomas; ce votan des Chiapanais, si analogue par le nom à une divinité carthaginoise, cette croix trouvée parmi quelques nations indiennes, et contemplée plus tard sur d'immenses monuments; ces livres inconnus, dont les sauvages de l'Ucayale ignoraient le sens, mais qu'ils conservaient précieusement; ces mots épars, si complétement semblables à ceux de la Grèce, de la Phénicie ou de l'Inde, tout cela devait bien suffire pour tromper l'érudition incomplète du XVIe siècle, puisque le XIXe marche encore à tâtons dans ses conjectures. Cependant il est bien certain que les souvenirs scolastiques eurent une grande influence sur les récits des voyageurs, puisqu'on vit bientôt les Indiens aspirer sur toute chose à mériter le surnom d'*Indios mui latinos :* Indiens bien latinisés. Du reste, cette tendance générale de ne marcher qu'avec les idées de Rome et de la Grèce appartient à une époque, comme le dédain pour les idées religieuses appartient à une autre (le XVIIIe siècle).

VOYAGES.

(Suite et fin.)

Examinons quelques uns de ces hommes dont la pensée est assez religieuse pour en colorer toutes les traditions.

Il y en a un que l'on connaît maintenant bien peu, mais qui a répandu tant de poésie ardente et chevaleresque dans ses écrits, qu'on l'a toujours cru la dupe de son imagination. Sans cesse influencé par le souvenir de la magnificence orientale, exalté par des souvenirs de gloire et de douleur, poëte par le style et par la pensée, Mendez Pinto a été regardé par les esprits froids comme un imposteur, par d'autres comme un homme perpétuellement dupe de ses rêves. Ce voyageur à la vie aventureuse doit être lu avec circonspection, mais surtout avec une certaine disposition d'âme analogue à la sienne. Suivez-le dans ses dix-sept captivités, sur les rivages de ces îles orientales, qu'il appelle, avec les Chinois, *les paupières du monde;* voyez-le dans ses courses au milieu des Malais, chez ce peuple qui ne rêve qu'ardent amour, danse gracieuse, vengeance implacable, et qui, en s'abandonnant à toutes les passions, devient une des nations les plus poétiques de la terre.

Voyez Mendez Pinto s'emparant de deux jeunes amants qui voguent sur une mer tranquille, parés de fleurs, enivrés de parfums ; écoutez leurs expressions d'amour : de telles expressions ne s'inventent point. Dans cette magique peinture d'une vie réelle, il y a plus de charme peut-être que dans le passage le plus gracieux d'un conte de l'Orient.

Mendez Pinto, complétement oublié du XIXe siècle, a été traduit dans toutes les langues; mais jamais on n'a pu faire passer dans aucune langue cette poésie qui vient des impressions les plus intimes de l'âme, et qui lui assigne dans la littérature portugaise un rang entre les grands écrivains et les naïfs chroniqueurs.

A cette époque, la partie philosophique des voyages prend un autre caractère, parce que la science a fait des progrès, et qu'elle sent que ses véritables auxiliaires sont les explorateurs. Les faits sont rangés avec plus de méthode dans les relations; on observe bien davantage la nature extérieure. Sous ce rapport, quelques savants du XVIe siècle font faire un progrès éminent.

Belon, si recherché des naturalistes, et déjà si habile dans ses descriptions de l'Afrique et de l'Asie; Gessner, que l'on peut appeler le Buffon du XVIe siècle, et qui, s'il ne voyageait pas, mettait à profit avec une ardeur infatigable les récits des voyageurs; ces hommes laborieux et hardis, précédés par Pierre Martyr, Ortelio le cosmographe, Munster, de Belleforest, avaient donné une impulsion toute nouvelle aux voyageurs de leur temps, impulsion qui fut encore augmentée par la connaissance plus générale des ouvrages d'Aristote, fort répandue à cette époque en Espagne, le seul pays où l'on ait une traduction complète de cet auteur. Les voyages de Benzoni, de Zarate, et surtout ceux de Dacosta, se sentirent de ce mouvement scientifique; mais leurs auteurs furent presque étrangers aux grandes idées de philosophie qui devaient bientôt se développer.

En ce temps, les voyageurs poëtes appartiennent à la France. Suivez le bon Lery aux terres américaines, écoutez-le au sein des antiques forêts du Brésil, émerveillé du spectacle sublime que présentent ces grandes voûtes de verdure festonnées de lianes comme un temple est orné de fleurs; enivré des parfums sauvages que le soleil aspire comme un encens divin, en présence de ces Indiens naïfs qui devinent son enthousiasme sans le comprendre, il s'écrie, plein d'effusion et de tendresse : «*Sus*, *sus*, mon âme, il te faut dire joie.» En d'autres instants, son âme de poëte est unie à un esprit de savant : il sait regarder d'un œil curieux une fleur, un papillon; il sait tout ce qu'ont dit les gros livres du temps. Mais la science du XVIe siècle a disparu; et il semble que le poëte se soit rajeuni avec les âges : c'est sans doute parce qu'il a compris avec un ardent enthousiasme cette nature des tropiques qui ne vieillit jamais.

Le rival de Lery, André Thevet, comprend admirablement la poésie des traditions religieuses, ce qui est si rare au XVIe siècle. Son esprit est élevé, mais son cœur est sans ardeur, et la science lui manque complétement. Ces deux hommes ne pouvaient se comprendre; ils se sont détestés. Cependant, voyez comme le moine a bien senti tout ce qu'il y avait de noble dans les poésies primitives d'un peuple enfant; il devine presque une des grandes questions de notre siècle quand il dit : « Si ces bonnes gens n'étaient, sans lettres, j'eusse cuidé » qu'ils auraient emprunté toutes ces bayes à Homère. »

En ce temps, un des héros de Scott, sir Walter Raleigh, débarque à l'embouchure de l'Orénoque. Ce n'est pas le spectacle imposant du grand fleuve qui frappe cet Anglais dévoré d'ambition; il faut d'autres splendeurs à sa reine hautaine : il devient poëte par avarice; son ardente imagination invente l'*El Dorado*, ou plutôt fait un monde merveilleux d'une tradition sauvage : il peuple le Nouveau-Monde de syrènes trompeuses, d'hommes acéphales, comme Hayton et

Oderic en avaient peuplé l'Asie. Son ouvrage est un conte oriental, où des rois couverts d'or commandent dans des cités d'argent. Chez lui, aucun prestige ne vient au cœur. Je crois presque qu'il trompe sans être trompé, chose rare au XVIe siècle. Le titre de son livre n'est qu'un mensonge impudent, qui n'excite plus qu'un sourire au XIXe siècle, mais qui au XVIe faisait fermenter la soif du carnage et de l'or dans tous les cœurs.

Qu'on se représente un moment l'effet que devait produire sur certains esprits frappés des découvertes de Cortez et de Pizarre, un petit livre, une espèce de pamphlet, propre par son apparence à devenir populaire, où on lisait : *Découverte du grand, riche et magnifique empire de la Guyane, avec une relation de la Grande cité d'Or de Manoa,* par le *chevalier Raleigh.* Bien des têtes en furent tournées, puisque l'histoire parle d'une seconde expédition. On peut dire, pour excuser Raleigh, que le XIXe siècle découvre tous les jours, en souriant, l'origine de ses contes, et le P. Simon en offre la preuve suffisante, lui qui nous raconte si bien les aventures des Benalcaçar; mais le jeu fut sanglant, et les hommes simples y sont encore trompés, puisqu'on cherchait naguère encore la grande ville aux toits d'or, qui, selon les Indiens, se mire dans le ciel et reparaît dans la voie lactée. L'illustre François Drake, comme l'appellent les livres du temps, employait plutôt les actions que les paroles; mais quand on le voit couvert de son armure de fer, au milieu des sauvages de la Virginie, qui exécutent devant lui leurs danses de guerre, parés de leurs plumes éclatantes, on rêve une de ces scènes merveilleuses que reproduit notre théâtre. Au milieu de l'éternelle jeunesse de la nature, Ponce de Léon, lui, ne cherche que la fontaine de Jouvence, et il découvre le beau pays des Florides, dont le nom rappelle l'éclatante parure d'un printemps sans fin.

Mais, à toutes ces âmes ardentes et ambitieuses, je préfère encore la bonhomie religieuse du simple Hans Staden, prisonnier durant neuf mois d'une nation puissante du Brésil ; toujours en présence d'une mort effroyable, il se contente de dire un psaume quand les sauvages lui ordonnent d'entonner son chant de mort. On sent avec quelle résignation il a remis sa vie à l'arbitre suprême ; et s'il répand quelques larmes, c'est qu'un dernier souvenir de la patrie se mêle à sa prière. Aussi éprouve-t-on une joie à la fois vive et profonde quand un incident puéril le sauve d'un effroyable festin. C'est, du reste, une chose merveilleuse, comme les titres des diverses relations du XVIe siècle sont la naïve expression du caractère des voyages. Il y a une simplicité amusante dans celui du vieil auteur allemand, et c'est avec un sourire mêlé d'une sorte d'effroi pour les souffrances du pauvre voyageur, qu'on lit en tête de sa relation : *Véritable Histoire et des-*

cription d'un pays habité par des hommes sauvages nus, et anthropophages, situé dans le Nouveau-Monde, nommé Amérique. Hans Staden de Homberg en Hesse l'a connu par sa propre expérience, et le fait connaître actuellement.

Dirons-nous un mot de Vincent-le-Blanc, d'Alphonse-le-Xaintongeois? C'est surtout en Orient que les emporte leur goût pour les aventures, et ils prolongent, dans le XVIe siècle, l'âge où les voyageurs trouvaient le monde des fées aussitôt qu'ils avaient dépassé le sol de la France.

Après tous ces auteurs de relations peu répandues maintenant, et cependant si dignes d'attention, on voit paraître Claude d'Abbeville, qui va convertir les Tupinambas dans l'île de Maranham; il est encore du XVIe siècle, et touche au XVIIe : il peut commencer cette série de missionnaires voyageurs, qu'on va voir s'élancer à la conquête des âmes, comme d'autres allaient à la conquête des richesses. L'enthousiasme religieux qui anime ces bons pères leur révèle un nouveau genre de poésie; ils associent continuellement l'idée de Dieu aux merveilles qu'ils contemplent; étonnés quelquefois de la grandeur d'âme des sauvages, ils voient encore dans leur éloquence comme une révélation divine; ils racontent les discours qu'ils ont entendus, sans trop les altérer; Tite-Live, comme c'était l'usage, ne passe plus tout entier dans les péroraisons de leurs guerriers, et au sein des forêts vierges s'élève une poésie religieuse qui a quelque chose de la virginité de la nature.

Ces moines français, qui vont recueillir des paroles naïves ou des émotions nouvelles en échange de leurs grandes pensées, sont plus nombreux que ceux des autres nations; et, tandis que les Espagnols font encore des conquêtes sanglantes, ils font des conquêtes de pure intelligence, qui se rencontreront, après deux siècles, dans les créations de ces poëtes voyageurs dont les chants ont été une hymne sublime inspirée par les scènes imposantes d'une nature étrangère.

Il faut donc aujourd'hui le dire, si ces moines, simples dans leurs récits, mais tout naturellement grands écrivains, eussent été lus davantage en leur temps, la poésie descriptive, au XVIIe siècle, en eût été modifiée, mais ces poëtes méconnus disaient alors un chant solitaire échappé des forêts, répété dans le cloître, perdu pour le monde et que l'on n'a compris qu'au XIXe siècle.

La période qui vient de finir a légué au XVIIe siècle quatre répertoires des immenses découvertes qui ont été accomplies. Ramusio, Hackluyt, Jean de Bry, Levius Ursinus, le docte libraire de Nuremberg, représentent les grandes nations voyageuses; et plus tard Melchisedech Thevenot; Jean Ray, Purchas, Gottfried suivront leur exemple; si bien que, désormais, la science du cosmographe n'aura plus de mystère, et que

le moindre pèlerinage en Asie ou dans le Nouveau Monde sera curieusement recueilli. Ne l'oublions pas cependant, ces immenses collections sont destinées bien plutôt au développement de la science qu'à l'art proprement dit. Mais tandis que des hommes sérieux et habiles enregistrent soigneusement les découvertes, des Queiros, des Lemaire, des Schouten, des Pierre Nuits, des Tasman, des Van Diemen; tandis que les géographes peuvent noter là chaque jour une nouvelle conquête pour la science, des explorateurs qui échangent sans cesse les fatigues du désert contre les rigueurs du cloître, de simples moines, en apparence étrangers au siècle, comprennent mieux que les grands écrivains eux-mêmes le style qui convient aux voyages: c'est qu'ils ont l'inspiration naïve et qu'ils s'y abandonnent; leurs livres sont restés des chefs-d'œuvre. A la tête de ces écrivains, presque tous ignorés parmi nous, toujours inconnus aux étrangers, il faut placer le père Du Tertre; c'est le Bernardin de Saint-Pierre du grand siècle, et plus d'une fois Chateaubriand lui ravit une expression heureuse. Avec autant de naïveté que ceux qui l'ont précédé, il a toutes les grâces de l'esprit; il admire de pur amour, comme il le dit lui-même, et toujours on le voit sourire dans cette île qu'il appelle son paradis verdoyant. De La Borde, Pelleprat, Raymond Breton, Monteil, s'en vont comme lui prêcher les Caraïbes; mais, moins observateurs des merveilles de la nature, ils sont là pour faire l'épitaphe d'un peuple qui s'éteint malgré leurs efforts. De ces îles à moitié dépeuplées, regardez au sud et au nord: partout vous verrez des missionnaires qui proclament dans le désert le nom du Christ, et qui ne demandent, pour toute récompense, qu'un souvenir de la patrie: ici c'est Biet qui s'en va, parant du doux nom de *France équinoxiale* les belles forêts de la Guyane. Au nord, et après que Champlain aura fondé Quebec, Brebeuf, Mercier, Lallemand, Le Jeune. Tous ces hommes à la voix éloquente, à l'esprit hardi, au zèle infatigable, tous ces historiens de la *Nouvelle France*, comme ils aiment à appeler leurs déserts, donneront du moins un grand souvenir des peuples qu'ils ont vu exterminer. — Si vous voulez avoir une idée de ces soldats terribles qui ensanglantent le Vénézuela, et qui renouvellent dans les plaines de l'Orénoque les travaux de l'antiquité; si vous voulez savoir ce qu'ils cherchent et le vrai nom de l'El-Dorado, ouvrez encore le livre d'un simple religieux espagnol. L'ambitieux Gonçalo Pizarre, Orsua le Magnifique, Aguirre le Parricide, Philippe de Utre l'Aventureux, tous ces *conquistadores* défigurés en France, tous ces hommes de fer, dignes compagnons des Cortez et des Pizarre, n'apparaissent avec leur vrai caractère que dans un historien voyageur du XVIIe siècle, dans le sincère Padre Simon. Après ce moine ignoré, vous citerai-je le descendant des rois du Pérou, Garcilasso l'Inca? Vous nommerai-je Zarate? et Herrera,

qui tire toute sa science des voyages ? Recueillerez-vous avec Ovalle les annales sanglantes du Chili ? Si vous avancez de quelques années, les écrivains les plus opposés de croyance et d'esprit, Vasconcellos, Baerl et Pison vous dévoileront les mystères des grandes forêts Brésiliennes. Ici, nous le sentons, la tâche devient plus difficile, et les noms illustrés se multiplient ; mais tandis que de simples moines ou des savants laborieux s'en vont ainsi faire leurs moissons dans les forêts américaines, qu'une tradition recueillie, qu'une plante utile donnée à l'Europe, les récompense, l'Ancien Monde fouille ses annales ; les voyageurs ont cessé d'être uniquement de pieux pèlerins, ce sont des curieux infatigables. Comme la religion jadis, la science maintenant a ses martyrs ; et si le docte Baudelot trace des préceptes aux voyageurs, ce sera surtout pour leur prouver ce qu'attend de leurs recherches la science aride des antiquités. Aussi verrez-vous se multiplier durant cette période, les opinions hasardées, les digressions ncertaines, les vagues suppositions. Maintenant, c'est le zèle bien plus que la science qui recommande ces écrivains : Leunclavius, Vansleb, le comte Marsigli, joignent cependant alors une certaine critique à une curiosité étendue; Jacob Spon et George Wheler font faire un pas à la science de l'antiquaire, et ils sont heureux quand la découverte d'un manuscrit ignoré, la trouvaille de quelque médaille inconnue paie d'un léger souvenir de grands travaux mis en oubli. Corneille Lebruyn, dont il faut bien oublier la lourdeur, Piétro della Valle, qui se surnomme lui-même le voyageur fantastique, et dont l'emphase fait quelquefois sourire, appartiennent à cette classe de chercheurs infatigables qu'un rêve de gloire a souvent trompés.

Quelquefois sans doute vous vous êtes demandé pourquoi Tavernier entreprend ses six voyages dans l'Orient ; quelle est la raison qui fait mourir Thevenot dans un méchant village de la Perse; Bernier, qui pourrait vivre heureux et considéré en France, vous étonne par son séjour de douze années dans l'Inde ; vous êtes surpris que l'infatigable Chardin ne mette pas plus tôt un terme à ces admirables observations que la science moderne ne cesse point encore d'invoquer : c'est qu'en ce temps le labeur de l'homme de cabinet commence à servir merveilleusement la persévérance du voyageur ; c'est que Louis XIV ne se lasse pas lui-même d'encourager de lointaines excursions, et que le récit des magnificences de l'Orient convient surtout à celui qui vient d'achever les pompeuses merveilles de Versailles. Si vous avez quelquefois ouvert le premier voyage du père Tachard à Siam, vous avez remarqué, en souriant peut-être, des ambassadeurs orientaux prosternés aux pieds du grand roi ; lisez Choisy, Forbin, Laloubère, Chaumont, le père Leblanc, tous écrivains d'un style si ingénieux, si varié, et vous connaîtrez les motifs futiles, les sanglantes

tragédies, les pompeuses représentations, qui donnent un caractère à part dans l'histoire des voyages à ces étranges relations.

A l'exception des histoires imparfaites du P. Goez, rien n'aura été dit encore à l'Europe de l'état moderne de la Chine. Mais à la fin de ce XVIIe siècle qui aura vu s'accomplir tant de découvertes pour la science, Mathieu Ricci, Roger, Nicolas Trigault, supporteront les immenses travaux de l'apostolat; et c'est après avoir pénétré jusqu'au centre de l'empire qu'ils nous révèleront enfin une partie de ces merveilles décrites plus tard avec une intelligence persévérante par Semedo, par Schaal et par Martini. Ne demandez pas de la philosophie à de tels voyageurs, n'exigez pas d'eux l'exactitude complète des faits; il est bien permis sans doute à celui qui a été enfermé dans une cage de fer (1), et au prêtre qui a vu un empereur courber sa tête devant lui, de déplorer les souffrances de l'apostolat, ou d'en exagérer la puissance.

Vous avez lu Kœmpfer et ce qu'il a dit de Nangazaki; mais suivez encore le P. de Rhodes en sa mission, écoutez-le parler de sa chasse aux pauvres enfants d'idolâtres, admirez en lui l'indulgence suprême du prêtre et le zèle infatigable du missionnaire. Chez lui néanmoins tout n'est point consacré au récit des saints travaux; et s'il vous peint de son style animé les côtes qui bordent le cap Comorin, s'il vous retrace l'industrie aventureuse des habitants sans cesse occupés à la recherche des perles, ce sera avec une grâce indicible qu'il vous racontera « *comment ces belles larmes du ciel* » se trouvent en l'Océan. Mais je m'arrête; les volumineuses collections des missionnaires, les *Lettres édifiantes* elles-mêmes, une foule de manuscrits ignorés, nous prouveraient que c'est à la persévérance religieuse des vieux moines que sont dus nos plus beaux voyages.

Vers le commencement du XVIIIe siècle, une étrange révolution se fait dans les voyageurs : un esprit prétentieux et moqueur s'empare d'eux; ils raillent sans pitié tout ce qui n'a point ce verni de civilisation uniforme dont on est si fier en Europe. A quelques exceptions près, leurs peintures, qui manquent d'enthousiasme et de grandeur, sont dépouillées de naïveté. Une discussion sceptique remplace cette foi ignorante, mais qui n'est jamais sans grâce, des écrivains du siècle passé. La science du voyageur cependant n'est pas encore découverte;

(1) Le P. Semedo fut dans ce cas au commencement de sa carrière. Quant au P. Adam Schaal, après avoir converti Yung-Li qui fut défait par les Tartares, et après avoir baptisé l'impératrice elle-même, il se vit condamné à être coupé vif par morceaux; on ne l'exécuta pas, et il mourut en 1666, après un apostolat de quarante-quatre ans. Le P. Martin Martini fit de laborieuses recherches; malgré une multitude de remarques précieuses, il est peut être cause de la plupart des exagérations qui ont été débitées sur la Chine dans plusieurs ouvrages modernes.

la philosophie qui doit la guider se fait à peine pressentir. Ouvrez Labat, il est spirituel, amusant, railleur; une heureuse disposition à s'enquérir de toutes choses se montre en lui, c'est l'homme des détails; mais il a encore tous les préjugés scientifiques des vieux missionnaires sans cet ardent enthousiasme qui chez eux les fait oublier. J'aime mieux pour ma part la sérieuse investigation de quelques marins; et cet homme, qui de simple chirurgien de navire s'est élevé au rang d'explorateur, Dampier est peut-être moins admirable par ses immenses découvertes que par l'esprit solide qu'il montre lorsqu'il s'agit de constater quelque grande observation.

Que vous dirai-je des autres voyageurs de cette période? Répéterai-je avec un critique du XVIIIe siècle, « que Paul Lucas a ses partisans et ses adversaires, mais qu'on l'accuse surtout d'outrer le merveilleux; que les relations de Monconys sont plutôt des mémoires propres à être utilisés que de bonnes relations; qu'on ne se fie plus à Jean Struys, et que les dernières découvertes font voir qu'il ne connaissait ni la mer Caspienne ni les environs de cette mer; que les Mémoires du père Lecomte se faisaient lire avec plaisir lorsque l'empire de la Chine nous était peu connu, mais que sa longue digression sur Confucius n'a jamais enlevé tous les suffrages? » Ajouterai-je enfin, d'après la même source, « que Gemeli Carreri ne donne d'autorité à sa relation qu'en citant ses témoins; que Woode-Rogers est trop rempli de termes de marine pour être agréable, et qu'enfin le P. Feuillée dégoûterait le commun des lecteurs par la dureté de son style? » Ce n'est pas sans dessein que j'ai cité ici un auteur qui a pu recueillir pour ainsi dire les impressions des contemporains. On le voit, ces hommes qui grossissent nos bibliothèques, mais qui sont à moitié oubliés aujourd'hui, ont été appréciés par leur siècle. Aussi, pour ma part, j'aime bien mieux rappeler un grand nom que la France réclame et que la science a consacré. Ce n'est point parce qu'il rapporte de ces voyages en Orient d'innombrables plantes inconnues; ce n'est point encore parce qu'il est le premier à nous dévoiler les magnificences d'Antiparos, que je citerai Tournefort; c'est que l'on voit commencer en lui cette famille d'habiles écrivains qui se rendront interprètes de la science, et qui, par leurs admirables formules, en feront comprendre la grandeur. Mais, si ce mouvement sérieux se fait sentir chez quelques voyageurs, trop rares il est vrai, des doctrines irréfléchies sur la nature de l'homme et sur les commencements de la société s'introduisent dans la philosophie. Consacrées par le génie, et rejetées par l'expérience, elles rêvent le bonheur dans l'état sauvage et l'innocence dans les forêts; de là les madrigaux ridicules de Bossu; les descriptions un peu trop anacréontiques de Bougainville, qui les rachète par tant de qualités; de là les coups de pinceau maniérés de Hodges,

qui ne voyait que la Grèce primitive à Otahiti, et dont quelques pages naturelles de Forster n'ont pu dissiper l'imposture. Le grand navigateur qui les conduit autour du monde, Cook, semble dédaigner ces peintures mensongères qui ajoutent un rêve à des rêves : son style est aride, mais sa pensée féconde ; c'est un conquérant ambitieux, voué à la science, et qui médite incessamment pour elle l'agrandissement de l'univers.

Si, comme on l'a dit avec raison, « la période de 1593 à 1722 n'est en quelque sorte qu'une période de transition, cette période fait marcher néanmoins la science naguère incomplète et presque stérile en résultat, de l'état d'enfance où elle a langui si long-temps, et dont l'a fait à peine sortir la découverte de l'Amérique, à un développement vaste, rapide, qui s'approche sans cesse de la perfection. La période suivante, dominée évidemment par Cook, est vouée à des esprits supérieurs qui veulent, tout en complétant la description encore imparfaite de la terre, donner à toutes les parties qui forment son ensemble, cette régularité, cette précision, cette certitude, qui seules peuvent constituer la science. De là ces voyages entrepris le long des côtes pour corriger et perfectionner les cartes marines, et dans l'intérieur des terres, principalement en Afrique, pour remplir les lacunes immenses que laissait la description des côtes ; de là le soin apporté à la confection des cartes géographiques, qui surpassent en exactitude tout ce qui a été vu autrefois ; de là aussi la statistique ou géographie politique, qui, faisant connaître la division et la circonscription de chaque État, de chaque province, les forces, les produits, les richesses, la population et ses rapports à l'étendue du sol, est d'un si grand secours pour expliquer le passé et faire entrevoir l'avenir. On mesure la terre par l'arc de son méridien avec une exactitude jusqu'alors inconnue. On voyage non seulement pour découvrir des lieux et des positions nouvelles, mais pour enrichir la minéralogie, la botanique et le règne animal d'espèces nouvelles. Les systèmes des montagnes, des versants et des pics ; les lignes de partage des eaux ; le parallélisme ou l'obliquité des mers ; les hauteurs, les inclinaisons et la succession des plateaux deviennent des parties fondamentales de la science. » Ce peu de mots fait assez comprendre ce que l'on exigera désormais des voyages, et le principe de haute philosophie scientifique que le temps y a introduit. Anson, Ellis, Carteret, Wallis, Vancouver, Roggeween, Frezier, Le Gentil de la Barbinais, Lozier, Bouvet, Fleurieu, Surville, La Pérouse, d'Entrecasteaux, Marchand, et tant d'autres, contribueront par leurs découvertes successives au mouvement que nous signalons. Ce qui vient d'être dit des voyageurs du XVIIIe siècle, ne signifie pas qu'ils soient déshérités complétement de la grandeur sévère dans la pensée, de la

grâce naïve dans le récit. D'Obsonville, Pallas, Adenson, Ulloa, Macartney, Barrow, Mebuhr, Levaillant même, injustement accusés de mensonge, tous ces hommes ont agrandi par des études sérieuses et quelquefois par des récits touchants la sphère de nos idées.

Demandez à Salvadore Gilii, s'il ne fallait pas être poëte pour rester dix-sept ans dans les forêts de l'Orénoque, recueillant toutes les traditions des sauvages, et s'émerveillant de leurs belles pensées. Il pleure sur des misères que la solitude cachera toujours, et son livre, si précieux un jour pour l'Amérique, reste oublié comme les peuples qu'il a décrits.

Contemplez Mungo Park se réfugiant durant la tempête dans une cabane des bords du Niger; il y a là une idylle plus touchante que celle des poëtes; c'est un cri de pitié et de reconnaissance qui longtemps accusa nos lois. Stedman appelle courageusement les regards de l'Europe sur les misères de la traite. C'est un voyageur plein de passion, et auquel les tourments de l'esclave inspirent quelques mots dignes du Dante.

Pour vous reposer, lisez un instant les pages touchantes de celui que les sauvages ont nommé le *chasseur des fleurs*. Il abandonne librement sa barque au grand fleuve, et ne raconte que ce qu'il voit. Bartram est un poëte contemplateur qui voile la science sous la grâce. Mackenzie, Hearne, Clark, Lewis, sont environnés de détails arides; mais leur activité les grandit.

Malouet est mort accablé sous le poids du travail, ennuyé des détails sans nombre d'une minutieuse administration. Mais sa belle âme se réveille tout-à-coup agitée par un rêve de bienfaisance. Cette âme de poëte s'animant un jour au sein des forêts de la Guyane, traça un tableau de l'amour tel qu'il est parmi les sauvages que Bernardin n'eût point désavoué.

Voyez ce jeune homme qui parcourt les forêts américaines répétant des vers d'Homère et des passages de la Bible; il ne connaît rien encore de son propre cœur, et il ignore la puissance qu'il doit exercer sur le monde, lui qui ne sait du monde que les douleurs. Si ses souvenirs l'attristent, les forêts le calment; il dort sous le chêne vert, prie au lever de l'aurore, et chasse quand le soleil se lève; puis tout-à-coup il s'arrête pour contempler le spectacle qui le révèle à lui-même. Bien des années après, quelques mots sur ce qu'il éprouvait aux diverses heures du jour dans la solitude, nous feront comprendre pourquoi le chantre de René nous a si vivement émus.

Pendant que le poëte rêve, la science s'agrandit: une ère nouvelle a déjà paru pour les voyageurs. L'esprit sérieux des actives recherches ne peut cependant étouffer chez quelques êtres privilégiés un autre genre d'enthousiasme. Le premier entre ces hommes qui mêlent

la science à la poésie, est dévoré par son âme ardente; Perron meurt avant le temps, et les témoins de ses efforts s'écrient avec douleur : *Il s'est desséché comme un arbre chargé des plus beaux fruits, qui succombe à l'excès de sa fécondité.*

En lisant La Condamine vous aviez rêvé peut-être quelque chose de la magnificence poétique des bords du grand fleuve; mais astronome curieux plutôt que savant aux idées sérieuses, l'académicien voyageur vous avait paru mettre sans doute dans sa relation bien plus de la courageuse légèreté de son siècle que de l'ardeur du nôtre. Comme il se sent peu ému, il prend le parti de railler, même dans le désert; il aime à faire sourire d'un mot barbare, comme un autre arrêterait la pensée sur une action touchante; et toutefois le rival d'Ulloa, de Jorge Juan, vous avait paru sans doute agrandir le cercle des attributions imposées désormais à celui qui explorerait certaines régions, il offrait l'examen scientifique d'importants phénomènes, et l'appréciation intelligente de plusieurs questions d'avenir. Avec un tel esprit cependant, les scènes les plus imposantes de la nature seraient restées à jamais ignorées. Mais voici qu'au XIXe siècle apparaît celui qu'on a nommé par excellence le *voyageur*, et ses premiers regards seront pour ces magnifiques solitudes. Son âme est susceptible de toutes les impressions, et, dans la vaste capacité de son intelligence, il a réuni la connaissance approfondie de toutes les branches du savoir. Il y a en lui deux hommes de génie pour ainsi dire : l'audacieux qui découvre, et le poëte qui s'émeut. Avec le peintre d'Atala, lui seul a bien fait comprendre la sauvage abondance des forêts américaines, la splendeur des cieux sous l'équateur, la beauté de certains fleuves et la majesté des montagnes. Mais ce regard plein de fierté dont il mesure le sommet resplendissant du Chimborazo, et le vol immense du condor, il l'abaisse tout ému sur une fleur de mélastome, ou sur les ailes frémissantes de quelque insecte inconnu. Laissez à Humboldt les loisirs du repos: vous l'avez vu savant infatigable, poëte aux inspirations nouvelles, il deviendra grand historien.

Après ce nom, la France en dit un autre, et c'est celui du célèbre Bonpland.

Avec de tels hommes, nous nous sommes arrêtés long-temps au Nouveau-Monde, c'est qu'ils l'avaient bien senti eux-mêmes : là se trouvaient les richesses inconnues; là était la moisson abondante. Une large tâche restait à accomplir cependant : l'Orient avec ses traditions inépuisables restait encore à dévoiler. Voilà Napoléon qui s'est fait voyageur; son regard d'aigle se promène sur des ruines, et les mystères de la vieille Egypte se déroulent aux yeux des savants.

L'Inde avait des secrets plus antiques peut-être; William Jones, Ward, Colebrooke, les devinent; ils s'en vont visiter cette terre de

traditions; ils soulèvent tous les voiles, ils interrogent tous les souvenirs, ils examinent tous les mythes; une poésie nouvelle les ravit, comme une philosophie inconnue les étonne. Plus tard, quand l'investigation laborieuse des Bopp, des Schlegel, des Chezy, aura secondé leurs efforts, la civilisation féconde des Indous apparaîtra dans sa grandeur.

A Anquetil-Duperron, le voyageur philosophe, reste la gloire de les avoir précédés.

J'ai dit en quelques mots, trop rapides sans doute, les dernières conquêtes des voyageurs, mais je n'ai pu dire tous les noms; répétons-le cependant: un siècle qui a produit des navigateurs tels que les Freycinet, les Kotzbue, les Parry, les Krusenstern, les Duperrey, les Dumont d'Urville, les Laplace, les baron de Bougainville, les King, les Ross, les Weddel; un siècle qui a fourni des savants comme les Spix et Martius, les Neuwied, les Saint-Hilaire, les Langsdorff, les Lesson, les Quoy et Gaymard, les d'Orbigny, les Rüppell; une époque féconde où l'on peut citer des explorateurs hardis ou des écrivains philosophes, comme Raffles, Crawfurt, Marsden, Champollion, Pacho, Caillé, Denham, Clapperton, Oudney, Lander, Laing, Oxley, Mollien, Milbert, Burkhard, Todd, Caillaud, Bowdish, Franklin, Jacquemont; ce temps, n'en doutons pas, sera considéré comme formant une ère nouvelle dans l'histoire des voyages; c'est au siècle qui va venir qu'il appartient de la caractériser.

Avant de conclure cette appréciation si incomplète, une dernière observation se présente: l'industrie moderne et la persévérance ont changé la position morale du voyageur, avec quelques efforts, tout mensonge doit être signalé et l'erreur peut être combattue; la distance n'est plus un obstacle, le temps ne refuse plus la preuve; d'un autre côté, le cercle s'est agrandi; l'art (car il y a un art suprême pour les voyages) s'est vu imposer de nouvelles conditions; l'intelligence contemporaine ne demande pas seulement quelques descriptions plus ou moins heureuses, quelques faits naïvement recueillis, elle veut être initiée à tous les phénomènes de la nature, aux secrets intimes de tous les peuples, si l'on peut se servir de cette expression, et surtout à leur développement; on vit mutuellement de l'espoir du progrès, et c'est en commun pour ainsi dire que la science est mise aujourd'hui; que sera-ce donc dans quelques siècles? Alors sans doute il ne sera plus permis de proclamer l'axiome de Vico: « La curiosité, fille de l'ignorance, est mère de la science. » Devenu vraiment savant, mais avide plus que jamais d'explorations nouvelles, le voyageur complétera l'enseignement que la haute philosophie attend de l'historien.

FERDINAND DENIS.